

Ma mère

Catherine Mavrikakis

Numéro 791, juillet–août 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85722ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2017). Ma mère. *Relations*, (791), 50–50.



Catherine Mavrikakis

Ma mère

Voici quelques mois que ma mère perd la tête. Les gens autour de moi ont tous un nom pour cela. Ils m'exhortent à chercher le diagnostic salvateur, celui qui m'aidera à conserver une certaine maîtrise du problème.

Ma mère, pour moi, malgré tous les mots savants, n'est simplement plus tout à fait là. Elle sombre dans l'oubli des jours, elle s'enfoncé dans une nuit temporelle. Elle ne répond plus à la porte. Elle ne veut plus être dérangée sous aucun prétexte, ne sort plus, ne voit plus personne. Toutes les époques en elle se confondent. Le soir est pour elle le midi, et septembre et avril se ressemblent tant qu'il est possible de les prendre l'un pour l'autre. Au concierge qui s'étonne de ne plus la voir, elle répond qu'elle repasse son linge toute la journée et à moi, au téléphone, elle m'affirme qu'elle s'est occupée du ménage durant l'après-midi. En fait, l'appartement serait très sale si mon frère et moi n'usions de mille stratagèmes qui ne brusquent pas trop notre mère pour trouver des moyens de le nettoyer. Nous y arrivons encore. Mais plus tard... Plus tard, nous aviserons.

Ma mère, bien sûr, ne veut pas entendre parler de maison de retraite ou de lieu où l'on s'occuperait d'elle. Elle ne voudrait pas vivre avec les vieux qu'elle déteste, leur vue la déprime et, de plus, elle se débrouille très bien seule. Elle se promène beaucoup, dit-elle, dans son quatre et demi ou encore dans l'immeuble et n'a donc pas besoin de faire d'autre exercice. Et puis nous lui faisons ses courses. Ma mère espère mourir chez elle, et aussi fou que cela puisse paraître, je lui souhaite de réaliser son rêve.

Au tout début de cette longue traversée de la fin qu'elle a entamée, nous nous disputons beaucoup. Je l'exhortais à se nourrir normalement, à avoir une vie saine, à fréquenter ses amies et à continuer à faire ses mots croisés. J'ai depuis quelques semaines abandonné le combat pour la normalité. Ma mère vivra ses derniers moments comme elle l'entendra. J'avais tort, j'étais encore dans le monde des vivants, des bien portants, des « jeunes », voici que j'entre dans sa logique de la fin de vie. Et même si le sens des événements et des gestes m'échappe, je me plie aux volontés de ma mère et je tente de comprendre les choses comme elle.

Seule la France l'appelle, la France où elle est née en 1925, où elle a vécu jusqu'en 1957. La France qu'elle ne connaît plus, où elle n'a pas mis les pieds depuis 1971, lorsqu'elle est allée enterrer sa mère à Villers Bocage. Depuis quelques mois, ma mère, qui a toujours surveillé méticuleusement sa ligne, ne mange que des biscuits bretons ou normands, des sucreries de son coin de pays, du brie d'un village où habitait une de ses grandes amies de pension. Elle me fait acheter « ses trésors » dans une pâtisserie qui importe la France à Montréal par petits morceaux. Comme une enfant, elle étale ses fausses victuilles sur la table de cuisine et les contemple longuement avant d'engouffrer le tout dans sa bouche devenue très gourmande.

Je pense n'avoir jamais su combien ma mère a souffert de sa venue au Québec, de son exil. Et peut-être est-ce seulement maintenant qu'elle s'ennuie de ce qu'elle a voulu laisser derrière elle, ce vieux continent dévasté par la guerre qui lui rappelait, à l'époque de son départ vers Montréal, les bombardements qui fusaient juste au-dessus de sa tête ? Oui, c'est peut-être seulement maintenant que Denise Marchand peut s'ennuyer de sa Normandie natale... Le

débarquement sanglant des alliés sur les côtes normandes s'est effacé de sa mémoire. Il ne reste du passé que ces montagnes de friandises et de fromages que son père, Gaston Charles, rapportait à Noël et qu'elle affectionne encore tant.

Ma mère, elle, en ce moment, se perd sur TV5, la chaîne culturelle francophone mondiale. Elle y retrouve, je le sais, l'accent français, le sien, celui qu'elle n'a pas perdu après toutes ces années au Québec, celui qu'elle me forçait à avoir enfant, celui que j'ai gardé de peur de la trahir. Elle y retrouve des voix, des inflexions apparemment semblables à celles de ses parents, de sa famille, de ses frères et sœurs.

Voilà peut-être 40 ans que ma mère regarde TV5, jour et nuit. J'ai toujours détesté cette chaîne qui était pour maman plus intéressante que n'importe quelle conversation avec sa fille. Mais depuis quelques mois, je m'abandonne à regarder toutes les émissions avec elle. Je me résorbe dans la voix de la France et dans les images du territoire français tel qu'il est pensé avec ses anciennes colonies. Ma mère mourra en France, je n'en doute pas, même si ce sera dans son lit montréalais. Moi, à travers ce voyage forcé dans l'Hexagone, j'aurai découvert un pays ancien, celui de ma mère enfant, de ma mère gamine contemplant tout l'avenir, dans une montagne de petits gâteaux. J'ai rencontré dans les derniers temps la toute petite fille qu'était Ninise, une enfant vorace de l'avenir. Et malgré la méchanceté de temps qui passe, je remercie la vie pour ce cadeau tout à fait inattendu. ©